

Jean Deminzac

Les Héritiers du désert

R O M A N



Jean Deminzac

Les Héritiers du désert

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains, 2011*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface du docteur René Douzal

Jean Deminzac nous propose un roman où le héros principal, Sylvain, tel un Orphée des temps modernes, descend dans l'enfer du Temple des Védas, pour chercher son Eurydice, la belle Hermine.

Nous sommes entraînés dans une spirale initiatique de l'Amour qui, des côtes bretonnes, ira se perdre sous les sables brûlants du désert de Thar, en Inde. Il ressurgira en pleine lumière quand seront vaincues les forces terrifiantes qui mettaient en péril la planète.

Jean Deminzac nous attire irrésistiblement dans une incroyable aventure humaine où les protagonistes, avec leur tempérament, leur sensibilité, semblent si proches du lecteur.

Parmi les rebondissements imprévisibles, les actions époustouflantes et le suspense grandissant qui nous tiennent en haleine jusqu'au bout, nous découvrons d'agréables moments de douceur poétique qui agissent comme un baume apaisant sur nos esprits malmenés.

Cet art poétique et ce don de conteur, que Jean Deminzac cultive depuis son adolescence, sont un bienfaisant souffle d'air frais qui contraste étrangement avec ce monde infernal, glauque et sans pitié enfoui sous le désert.

La mort, la folie, le mystère obscur se mêlent tout au long de cette quête qui s'achèvera dans la clarté de l'amour vainqueur. Cela nous rappelle les grandes épopées de la mythologie antique où les Héros devaient surmonter des épreuves parfois terribles pour atteindre des sommets spirituels ou retrouver le bonheur perdu.

Page après page, Jean Deminzac nous guide sur cette voie de la rédemption qui agit comme une médecine miraculeuse rendant la vue aux cœurs et aux âmes égarés dans les tourmentes de la vie.

Le triomphe final de l'amour sur les forces ténébreuses du mal éblouit le lecteur par le rayonnement d'optimisme et de générosité qu'il dégage.

L'auteur nous offre une œuvre vivante, originale et enrichissante sur le plan culturel, humain, philosophique, historique...

Une fresque grandiose et magnifique, digne des plus grands films d'aventures.

Chapitre 1

Le testament

Recroquevillé dans son fauteuil, le vieil amiral, Hugues de Kéraldec, contemplait rêveusement la flambée qui repoussait l'humidité de cette fraîche matinée d'automne. Une couverture maintenait au chaud ses jambes percluses de rhumatismes, douloureuse rançon des heures interminables passées à lutter sous les pluies glacées du Nord ou sous les trombes des moussons.

Soudain, le rire clair d'une jeune fille le tira de sa torpeur. Il tressaillit. Avec une grimace de dépit, il chassa d'un geste brusque l'agresseur invisible qui semblait le harceler. En soupirant, il appuya son menton sur ses mains noueuses, tentant d'échapper aux idées sombres.

Pourquoi ce passé qu'il voulait oublier revenait-il toujours hanter son cerveau fatigué ? Pourquoi n'avait-il plus la force de repousser les souvenirs qui remontaient, inexorablement, à la surface de sa mémoire ? Peut-être à cause du ciel maussade et froid... ou de ce rire cristallin qui venait de jaillir, une fois encore.

Péniblement, il s'approcha de la fenêtre en claudiquant.

— J'espère que cette petite folle ne va pas seule en mer ! bougonna-t-il en tirant imperceptiblement le rideau.

Celle-ci se faufilait allégrement entre les rochers en contrebas de la route, et se dirigeait vers une crique où se balançait un petit voilier. Le vieux Yann la suivait de son mieux. Bien sûr, il ne l'aurait pas laissée partir seule par un temps pareil !

— Ils vont probablement pêcher le bar... Allons ! Retournons près du feu où seront mieux mes pauvres jambes, murmura-t-il songeur.

Inlassablement, les souvenirs revenaient à la charge. Comme si cela s'était passé la veille, il revoyait sa fille lui tenant tête.

— J'aime Olivier, père ! C'est un brillant ingénieur travaillant dans un laboratoire de recherche à Paris... Nous nous entendons très bien... Je veux l'épouser ! avait-elle conclu sèchement.

— Jamais ! Tu entends ! Jamais tu n'épouseras quelqu'un d'autre qu'un marin ! avait-il répondu en tapant du poing sur son bureau.

— J'épouserai l'homme que j'aime et qui m'aime ! Un point c'est tout ! Nul ne m'en empêchera ! Je vais passer quelques jours chez tante Marie-Jeanne... Cela te donnera le temps de réfléchir, car nous souhaitons avoir ton assentiment. Sinon... nous nous en passerons !

— C'est tout réfléchi, Yvette ! Si tu ne changes pas d'avis immédiatement, je te promets que dès l'instant où tu franchiras le seuil de cette maison, je n'aurai plus de fille !

Voilà... Tout avait été dit. Ni l'un ni l'autre n'avaient voulu céder... L'orgueil et la fierté des Kéraldec s'étaient affrontés, jusqu'à détruire leur relation.

Marie-Jeanne, sa sœur cadette, religieuse devenue depuis mère supérieure de l'orphelinat à la ville voisine, avait tenté à maintes reprises de les réconcilier. En vain. Malgré sa patience, son dévouement et ses conseils éclairés, aucun d'eux n'avait fait marche arrière.

— Ah ! Si seulement j'avais eu un garçon à la place d'Yvette ! se lamentait-il souvent.

Malheureusement, le destin en avait décidé autrement. Pourtant, c'est pour ce fils désiré avant même son mariage qu'il avait entrepris de longs et pénibles voyages sur toutes les mers du globe. C'est pour ce fils qu'il avait bravé les courants redoutables du cap Horn, la traîtrise des icebergs ou les éléments déchaînés des tempêtes tropicales. Au retour de l'une de ces expéditions mouvementées, il apprit l'effroyable nouvelle. Louise, sa chère épouse, était morte en mettant au monde l'enfant tant espéré. C'était Yvette... Une fille !

Peu après, il était reparti pour oublier sa profonde déception, n'acceptant pour compagne que la morne solitude de l'immensité marine. Lors de ses rares séjours au château, il appréciait les moments de joie que lui offrait la petite Yvette. Au fil des années, il avait fini par se persuader qu'elle lui amènerait un marin pour gendre. Il lui suffisait de patienter...

Hélas ! En dépit de sa forte désapprobation, elle avait épousé cet ingénieur... un Parisien ! Elle lui avait écrit deux ou trois fois, mais fidèle à sa promesse, il n'avait jamais répondu. Alors, la correspondance avait cessé.

Durant un séjour à terre, il apprit, par le journal, le terrible accident d'avion survenu, quelque part, dans le désert. Il n'y avait aucun survivant. Dans la liste nécrologique qu'il parcourait distraitement, il était tombé, par hasard, sur le nom de son gendre et de sa fille. Horrifié par cette fin tragique, il avait enfoui son visage entre ses mains... Mais pas une plainte n'était montée à ses lèvres. Depuis leur séparation tumultueuse, ils ne s'étaient pas revus. Croyant bien faire, Yann, le fidèle compagnon, avait tenté de le reconforter... Mal lui en prit. Il s'était fait sermonner sèchement. L'amiral ne

voulait plus qu'on parle d'elle. D'ailleurs, n'était-elle pas déjà morte depuis longtemps ?

Le brave homme, outré par l'attitude choquante de son maître, avait quitté la pièce, le front bas, le cœur lourd. Il l'aimait bien Yvette, lui qui n'avait pu avoir d'enfants...

Quelques jours plus tard, une pluie fine et froide tombait sans arrêt depuis la veille et l'irritait grandement. Ce mauvais temps réveillait des douleurs de plus en plus aiguës dans ses articulations. Souffrant et déprimé, il entendit Honorine, l'épouse de Yann, parler vivement avec quelqu'un dans le vestibule.

Au bout d'un moment, elle entra, tout excitée, lui annonçant qu'une femme, arrivant de Paris, voulait lui parler. Surpris, il reçut aussitôt la visiteuse qui portait dans ses bras une petite fille, âgée de deux ou trois ans. Elle était vêtue d'une robe grenat qui rehaussait l'éclat des boucles blondes auréolant un visage éclatant de santé. L'enfant l'observait craintivement de ses grands yeux d'un bleu intense.

— Les yeux d'Yvette au même âge..., pensa-t-il ému.

— Je vous amène votre petite-fille, Hermine, annonça fièrement la femme. Mon amie Yvette m'avait fait promettre d'effectuer cette démarche, s'il leur arrivait quelque chose de fâcheux au cours de ce voyage en Afrique. Quel malheur ! C'était la première fois qu'ils prenaient l'avion... Qui aurait pu croire que cela puisse leur arriver ? Une bombe dans l'avion ! C'est horrible..., sanglota-t-elle. Excusez-moi... J'en suis encore bouleversée, mais je viens m'acquitter des dernières volontés de votre fille en vous amenant son enfant qu'elle adorait. Vous savez, cette petite n'a plus que vous, ajouta-t-elle en retenant difficilement ses larmes.

Malgré l'émotion provoquée par la situation tragique, la voix tranchante et sèche de l'homme habitué au commandement avait coupé court aux effusions.

— Merci, madame ! Mais que voulez-vous que je fasse de cette enfant ? Une fille qui plus est ! Depuis longtemps, je n'ai plus de fille ! Comment pourrais-je avoir une petite-fille ?

La femme, scandalisée par de tels propos, l'avait dévisagé, bouche bée, le regard effaré. Inflexible, l'amiral lui avait simplement montré la sortie d'un mouvement de tête. Mais avant de quitter la pièce, Honorine s'était retournée, les yeux étincelants de colère.

— Vous devriez avoir honte de vous, monsieur le marquis ! Sauf le respect que je vous dois, permettez-moi de vous dire que votre attitude est... est... C'est indigne de rejeter une enfant innocente, votre petite-fille ! Puis-

qu'il en est ainsi, Yann et moi nous la garderons et nous l'élèverons. Vous, vous vieillirez seul avec votre cœur de pierre et votre orgueil insensé. Puis-
siez-vous un jour regretter votre décision et faire en sorte de ne pas subir le
châtiment que vous méritez !

— Faites comme il vous plaira ! avait-il répondu en haussant les épaules.

Honorine était sortie en claquant la porte. Il ne l'avait jamais vue dans cet
état... Après tout, puisqu'elle voulait s'occuper de la petite, qu'elle s'en
charge ! Bien sûr, il l'aiderait financièrement... Pourquoi s'encombrerait-il
d'une fille qui ne serait jamais le marin dont il avait toujours rêvé ?

Le soir même, sa sœur était venue le voir.

— Malgré le terrible malheur qui frappe cette enfant, tu as eu l'indécence
de la renier devant des gens qui ne souhaitaient que t'aider ! avait-elle re-
proché, furieuse. Je me suis arrangée avec Honorine. Pour le moment, je
garderai la petite Hermine à l'orphelinat. Ils la prendront avec eux le plus
souvent possible afin de lui donner l'affection d'une vraie famille...

— Non ! Hugues, ne dis rien ! Tu as prononcé suffisamment de méchan-
cetés pour aujourd'hui... Je prierai toute ma vie, pour que tu comprennes où
se trouvait ton véritable chemin, celui de l'homme bon et généreux qui se
cache en toi et que ton orgueil étouffe..., avait-elle ajouté la voix tremblante
d'indignation.

Depuis ce jour, il s'efforçait de chasser le souvenir des événements tragi-
ques qui avaient fait basculer sa vie. Les années n'avaient changé ni sa fierté
ni son amertume. Il souffrait intérieurement, mais n'en disait rien. Comme
prévu, Hermine venait souvent au château, sans jamais pénétrer dans les
pièces où il vivait. Pourtant, quand il entendait le rire frais de la fillette, ses
chants ou ses pleurs, il allait à la fenêtre, comme aujourd'hui, pour
l'apercevoir. Ainsi, enfermé dans son entêtement absurde qui l'empêchait de
revenir en arrière, il la voyait s'épanouir, de loin.

Le remords avait commencé à le ronger, autant que ses rhumatismes. En
se taisant, il était devenu prisonnier de lui-même et de son erreur.

— Pourquoi n'est-elle pas un garçon ? gémissait-il quand il la voyait.
Elle aime la mer comme moi... Quel marin j'en aurais fait !

C'est vrai qu'elle adorait pêcher au large, en compagnie de Yann qui lui
apprenait tant de choses passionnantes. Elle n'avait pas son pareil pour ma-
nœuvrer la voile de son bateau, baptisé « La Louise » en souvenir de sa
grand-mère. Aujourd'hui, la sortie n'avait pas été longue ; une pluie fine
s'était mise à tomber, peu après leur départ. De sa fenêtre, il la regardait
remonter le sentier avec souplesse. Il constata, avec satisfaction, que la
nasse renfermait deux ou trois belles prises. Parfois, elle regardait dans sa

direction. L'avait-elle aperçu ? Ne lui avait-elle pas fait un petit signe de la main ?

Il ne put confirmer ses impressions.

Brusquement, la surface de la mer était devenue uniformément grise... Plus de vagues, plus d'écume autour des rochers. Le ciré jaune d'Hermine s'agitait comme un feu follet dans un décor de brume sombre... de plus en plus sombre. Il se frotta les yeux, sans comprendre. Tout demeura flou... Il s'agrippa aux rideaux en ouvrant désespérément la bouche pour aspirer l'air qui, soudain, lui manquait. Il essaya de regagner son fauteuil, mais il vacilla et s'effondra comme une masse, entraînant dans sa chute voiles et tentures.

Hermine qui épiait discrètement la fenêtre comprit que quelque chose d'anormal se passait. Ils se précipitèrent et le découvrirent inerte, sur le sol. Ils le transportèrent sur le lit. Dès qu'il reprit conscience, elle s'éclipsa.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le marquis... ce n'est qu'un malaise... Je vais chercher le docteur tout de suite, ça va aller ! dit-il, bouleversé par l'extrême pâleur de son maître.

— Ouais... Ne te fatigue pas, mon bon Yann, répondit-il faiblement, le souffle court. Ce n'est pas du médecin dont j'ai le plus besoin... Je sens que ma vieille carcasse est arrivée au bout du rouleau... Non... ne dis rien... Écoute-moi... Va d'abord chez le notaire, mon ami Le Garec. Dis-lui de venir immédiatement, avec mes papiers... Lui peut encore faire quelque chose pour moi... Préviens aussi notre brave curé... Allez, va ! Fais vite..., insista-t-il en plaquant ses deux mains sur sa poitrine douloureuse.

Yann sortit précipitamment.

— Monsieur le marquis est au plus mal... Je crains le pire ! dit-il, affolé, aux femmes qui attendaient anxieusement. Je l'ai aidé à se mettre au lit. Honorine, attise le feu en attendant que je revienne...

Il partit aussitôt, pestant intérieurement contre l'amiral qui n'avait jamais voulu faire installer le téléphone. Honorine monta immédiatement. Elle fut frappée par les traits subitement creusés du vieil homme. Sa pâleur était alarmante. Fébrilement, elle ajouta du bois dans la cheminée et remit les rideaux en place. Hermine l'avait suivie sur la pointe des pieds. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre ce qui se passait...

— Infarctus, glissa-t-elle à l'oreille d'Honorine. Aide-moi à remonter sa tête sur l'oreiller.

C'était la première fois qu'elle voyait son grand-père d'aussi près. Bien sûr, elle connaissait l'histoire sur sa mère et elle-même. Elle lui en voulait terriblement, mais en cet instant, c'est de la pitié qu'elle éprouvait pour ce vieux chêne déraciné.

— Monsieur veut-il un peu de bouillon ou une infusion ? demanda Honorine timidement.

— Non... merci... rien... j'ai trop mal...

— Monsieur ! Monsieur ! ça va ? demanda Honorine angoissée en voyant la tête rouler sur le côté.

— Il fait une syncope... Son pouls est très faible et irrégulier... Il est vraiment mal ! Curieusement, il souffrait moins. Il voulait parler, mais aucun son ne parvenait à franchir ses lèvres. Il entendait tout et sentait aussi la main légère qui épongeait délicatement son front moite. Du plus profond de son être, montait une voix qui lui disait : « Alors, vieux fou ! Tu vois où ton entêtement t'a conduit... Demande pardon, et vite ! si tu veux que ton âme soit en paix... »

— Il est trop tard maintenant, pensa-t-il amèrement. Oui... Je voudrais demander pardon... réparer... Pourquoi, n'ai-je pas écouté ma sœur et les autres ?

— Regarde ! Des larmes coulent, fit remarquer Honorine à voix basse. Je me doute de ce qui le tourmente... Il avait donc un cœur humain... Pourquoi ?

— Chut..., coupa Hermine en plaçant un doigt sur ses lèvres. Il entend...

Peu après, le médecin entra. Il se précipita vers le malade et l'ausculta attentivement. Il se releva, le front soucieux. Avec des gestes précis, il ouvrit sa trousse et prépara le nécessaire pour faire une injection intraveineuse.

L'amiral ne comprenait pas pourquoi il était si fatigué au point de ne pouvoir ni bouger ni parler. Soudain, il pensa au notaire.

— J'ai trop attendu, se dit-il en essayant de se redresser. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... Seigneur, donnez-moi la force de réparer... Il le faut ! Donnez-moi juste quelques instants...

— Restez calme, amiral ! Vous irez mieux dans deux minutes, assura le médecin.

En effet, une chaleur bienfaisante envahissait son corps, réveillant en même temps de nombreuses douleurs. Il ouvrit les yeux... Après un moment d'incertitude, il reconnut le médecin et se rappela aussitôt.

— Ah ! C'est vous, mon cher, dit-il d'une voix faible. Le Garec est-il là ? Je dois le voir... tout de suite !

— Oui... Il est à côté. Je l'appelle, mais de grâce ne vous agitez pas ainsi, votre cœur est...

— D'accord... D'accord..., reprit-il impatient. Faites-le entrer et laissez-nous seuls.

— Entendu... j'attends dehors et je reviens vous voir dès que vous aurez terminé.

Le notaire entra aussitôt, muni d'une grosse serviette de cuir râpé.

— Enfin ! Vous voilà mon ami... Avez-vous apporté mon testament ? demanda le malade sans préambule.

— Oui... Ne vous inquiétez pas... J'étais certain que vous l'annuleriez pour en refaire un autre, répondit-il en s'installant près du lit.

— Désolé... Pas le temps, ni la force de tout refaire... Trop attendu... Parons au plus pressé. J'espère que l'on comprendra mon geste et mon intention...

Aidez-moi... Je dois écrire tant que j'ai un peu de lucidité... Je me sens si las...

— Vous allez vous fatiguer...

— Je sais ! coupa-t-il sèchement. J'ai l'éternité devant moi pour me reposer...

Le notaire s'exécuta sans insister. Dès que l'amiral fut installé, il brisa le cachet d'une grande enveloppe et tendit les feuillets qu'elle contenait ainsi qu'une petite écritoire en acajou.

Celui-ci relut le texte en faisant de gros efforts pour ne pas fermer les yeux. Puis, d'une écriture lente et mal assurée, il se mit à écrire, s'interrompant parfois pour demander un conseil ou essuyer ses lunettes qui se couvraient de buée. Après avoir tracé quelques lignes, il signa avec soin.

— Ouf ! fit-il, soulagé. J'ai cru que je n'y arriverais jamais, souffla-t-il en échappant le stylo. Désormais, je peux mourir en paix. C'est loin d'être parfait, par manque de temps... mais ces quelques mots de ma part et le bon sens des autres devraient permettre d'arranger tout le monde. Dites-leur, le moment venu, que je compte sur leur sagesse et leur compréhension... Ce dont je n'ai pas toujours fait preuve à leur égard, ajouta-t-il amèrement.

Il s'était tu, épuisé. Le notaire rappela le médecin et, pendant que celui-ci s'activait près du malade, il fit fondre un peu de cire pour sceller le testament.

— Je ne peux rien faire de plus, les informa le médecin en sortant. Il est intransportable... Je vous fais porter les remèdes tout de suite par le pharmacien. Restez près de lui... Vous ferez les piqûres. Je repasserai un peu plus tard, dans la soirée, mais j'avoue que je suis très pessimiste. Les lésions cardiaques semblent trop étendues.

Il revint voir le malade comme prévu, mais en sortant de la chambre, il hocha négativement la tête.

— Il n'y a plus rien à faire... C'est la fin, lâcha-t-il d'un air désolé.

Après son départ, ils se rendirent près du mourant. Les yeux clos, le souffle court, l'amiral semblait dormir... Pourtant ses lèvres remuèrent imperceptiblement.

— Hermine... Hermine...

— Oui, grand-père, je suis là..., répondit-elle, surprise.

— Approche...

Elle se pencha jusqu'à mettre son oreille tout près du visage buriné.

— J'écoute grand-père...

— Mon enfant... Je veux te demander pardon... pour le mal que je t'ai fait..., dit-il d'une voix hachée, à peine audible. Je veux aussi demander pardon pour le mal que j'ai fait à ta maman, Yvette... Je l'ai toujours aimée... Comme toi... Je ne l'ai jamais dit... Mais j'en ai souffert... terriblement... Non... Ne dis rien... Trop tard... Ne deviens pas comme moi... J'ai voulu réparer... manque de temps... Pardon mon enfant... Rappelle-toi... Pas comme moi... Pas comme... moi...

— Je te pardonne grand-père... Moi aussi, je t'aime, alors sois en paix... dit-elle en pleurs.

Il ouvrit un instant les paupières pour poser sur elle un regard chargé de détresse. Il ne pouvait plus parler, mais ses lèvres esquissèrent un sourire indéfinissable qui illumina son visage. Elle lui offrit le sien en retour.

Il sombra alors dans un profond sommeil comateux, mais ses traits restèrent détendus, apaisés.

En se relevant, Hermine s'approcha de Yann qui sanglotait doucement. Elle l'embrassa pour le consoler.

— Nous ne nous sommes jamais quittés, tu sais..., essaya-t-il d'expliquer. Depuis le jour où il m'a pris comme mousse, il m'a toujours gardé avec lui... Nous avons bourlingué dans tous les coins du globe et par tous les temps. Son incroyable maîtrise de la mer nous a sauvés la vie à maintes reprises. Pendant la guerre, son courage et son sens tactique lui ont permis d'accomplir des prouesses extraordinaires... Tout le monde était fier de servir sous ses ordres... C'est un grand homme que nous perdons là, tu peux me croire ! À sa retraite, il nous a pris à son service, Honorine et moi. Rien ne l'y obligeait...

Et puis, il y a eu toi, qu'il nous a permis de garder... Sans doute pour t'avoir près de lui, sans le laisser paraître... Il n'est pas si mauvais qu'il veut le montrer, mais il se confie peu et il est têtu... non pas comme un Breton qu'il est... mais comme dix !

— Je comprends, Yann... Je suis là, moi..., répondit-elle tendrement, alors que Marie-Jeanne arrivait à son tour au chevet de son frère.

Au milieu de la nuit, le vieux marin embarqué sur le vaisseau céleste partit discrètement pour son dernier voyage. Au petit matin, vêtu de son costume d'amiral, il reposait paisiblement. Étrangement, son visage conservait le rayonnement de son énigmatique sourire offert à Hermine.

— Pauvre grand-père ! S'il avait voulu, je l'aurais choyé, dorloté, soupira celle-ci.

— Brave petite... En tout cas, s'il a demandé pardon, j'espère qu'il aura aussi réparé, en ce qui concerne l'héritage, répondit Marie-Jeanne.

— Pour moi, ce n'est pas le plus important... J'ai mon métier d'infirmière et toute la vie devant moi ! dit-elle fermement.

Au début de la matinée, les deux frères de Kermont vinrent présenter leurs condoléances. Ils étaient sincèrement émus et mal à l'aise.

Pendant qu'ils se recueillaient, Hermine les observait à la dérobée. Ils habitaient à une vingtaine de kilomètres seulement. Elle les avait rencontrés à plusieurs reprises quand ils étaient enfants. Avant la mort de leur père, ils venaient au château passer quelques jours de vacances... Comme ils avaient changé, ces gamins espiègles qui lui faisaient peur avec les gros tourteaux pêchés à marée basse ! Nicolas, l'aîné, était resté chétif et boiteux depuis le naufrage qui avait également coûté la vie à son père. Par contre, Sylvain, à peine plus âgé qu'elle, était devenu un beau garçon, grand et d'allure sportive.

— Quel malheur ! Il a tant fait pour notre famille... et pour nous en particulier, gémit Nicolas la gorge nouée.

— Oui... Son aide exemplaire envers notre mère, minée par le chagrin après la mort de papa, nous a permis de conserver nos biens, ajouta Sylvain, très ému, lui aussi.

Sans répondre, Marie-Jeanne pensa que son frère, en effet, s'était montré bon et généreux. Cependant, n'aurait-il pas dû agir ainsi avec sa propre famille ?

Elle invita les garçons à s'asseoir, en compagnie d'Hermine, afin de veiller le mort. Elle essaya de prier, en vain. Son esprit était trop préoccupé. Elle savait que son frère avait rajouté une clause à son testament, mais cela ne suffisait pas à la rassurer. Rien ne lui indiquait qu'il avait pris une disposition favorable envers Hermine, comme cela aurait dû être de droit. L'idée que sa petite-nièce, qu'elle considérait comme sa fille spirituelle, puisse être lésée sur l'héritage lui était insupportable... Bien sûr, il y avait les lois... Pourtant, il était exclu de faire appel à la justice pour aller à l'encontre des dernières volontés d'un mort. Cela ne se faisait pas dans la famille...

Elle se doutait que, pour des raisons personnelles, son frère avantagerait Nicolas et Sylvain. Cela, elle le comprenait et l'acceptait... Qu'aurait Her-

mine de ce grand-père qui l'avait toujours rejetée ? Comment cet homme si injuste envers sa petite-fille, avait-il pu réparer en quelques lignes... surtout sans toucher au reste du testament ? Au moins, qu'elle ait le château familial !

Furtivement, elle observait les deux garçons qui ne cachaient pas leur peine. Elle les aimait beaucoup. Ils avaient surmonté des épreuves difficiles, malgré leur jeune âge. Surtout Nicolas qui, en dépit de longs mois d'hôpital, puis de son handicap, avait obtenu un diplôme de préparateur en pharmacie. Petit à petit, il avait aménagé, dans la maison familiale, une officine lui permettant d'effectuer des recherches sur les effets thérapeutiques des plantes. Son matériel, acheté d'occasion, était insuffisant pour entreprendre tous les travaux qu'il souhaitait. Elle se réjouissait donc de cet héritage qui lui servirait à construire un local adapté et bien équipé. Sylvain, moins passionné par les études que par la mer, avait opté pour le droit après le bac. Marqué par la mort de sa mère qu'il adorait, il avait arrêté en troisième année pour s'engager dans un service national prolongé. Ses qualités morales et athlétiques le firent remarquer quand il servait, comme volontaire, sous le drapeau des Nations unies. Il mena à bien des missions périlleuses en territoire ennemi, ce qui lui valut plusieurs citations et le sobriquet de « lieutenant courage ». En Bosnie, n'avait-il pas réussi, à la tête d'une poignée d'hommes, à libérer un village dont tous les habitants auraient été massacrés sans son intervention ? On savait qu'il avait effectué d'autres prouesses, mais il était très discret sur ce sujet.

Depuis quelques mois, il avait terminé son contrat et ne l'avait pas renouvelé, malgré les pressions. Il avait préféré revenir près de Nicolas et remettre en valeur les terres familiales.

Dans sa rêverie, Marie-Jeanne pensait aussi à la longue agonie de leur mère, la merveilleuse Léa, son amie d'enfance dont elle était restée très proche. Celle-ci avait été terriblement ébranlée par la mort de son mari et l'effroyable blessure de Nicolas repêché *in extremis* au milieu des requins... Elle était venue pendant des jours pour la soutenir aux côtés de Nicolas luttant contre la mort... Les chirurgiens firent des prouesses, mais il resta sévèrement handicapé. Après un tel traumatisme, il ne put reprendre la mer, lui qui voulait tant devenir un bon capitaine sous l'impulsion de l'amiral de Kéraldec, le grand ami de la famille. Le médecin l'avait persuadé de poursuivre des études médicales. Finalement, il était devenu un passionné des simples qu'il étudiait dans son petit laboratoire, à domicile. Son acharnement lui avait permis de mettre au point quelques médicaments phytothérapeutiques. Ses produits, après avoir reçu les autorisations nécessai-

res, étaient distribués par quelques pharmacies de la région et rencontraient un certain succès.

Cependant, la malheureuse Léa, usée à le veiller, jour et nuit pendant des mois, ne parvint pas à retrouver son équilibre. Sa santé se dégradait de jour en jour...

Une obsession tenace s'était installée dans son esprit. Par tous les moyens, elle devait convaincre Sylvain de renoncer à la marine, alors que l'amiral le poussait dans cette voie en lui promettant de l'aider à financer son propre bateau. Il soutiendrait également Nicolas dans ses recherches, puisqu'il ne pouvait plus naviguer...

Un matin, Léa se sentit trop faible pour se lever. Prise de panique, elle appela ses fils à son chevet.

— Mes enfants, soyez forts et courageux, leur dit-elle calmement. Votre maman ne sera bientôt plus de ce monde... Je le sens... Mes chéris... Ne pleurez pas ainsi, vous me faites de la peine. Mon cœur sera toujours près de vous...

Sylvain, mon petit, approche... Avant de partir rejoindre ton père, je veux que tu me fasses une promesse... Pour mourir en paix, je veux que tu me promettes de ne plus jamais naviguer sur cette maudite mer qui m'a volé ton père, qui a brisé la vie de ton frère et qui m'a détruite... Mon enfant, je veux te sauver de ces flots trompeurs qui sont la cause de tous nos malheurs...

— Mais... Maman... Sur terre aussi..., avait-il tenté de protester. Devant le regard si douloureux qui le fixait, il s'était tu, vaincu.

— Je te comprends, mon enfant, reprit-elle d'une voix douce. Notre famille est déjà trop marquée par cette mer qui t'attire. C'est pourquoi je ne veux pas que tu sois englouti en laissant derrière toi des êtres chers qui souffriront toute leur vie... ou qui mourront de chagrin, comme moi... Je sais que cela te peine, car tu avais des projets d'avenir... Mais tu es intelligent et fort... Tu réussiras dans un autre métier... D'ailleurs, avec son invalidité, ton frère ne peut pas s'occuper de la propriété. Tu sais combien ton père tenait à la voir entretenue. Tu vendras notre petite conserverie qui ne marche pas au mieux depuis sa mort. Avec l'argent, tu achèteras des troupeaux, du matériel et tu remettras les terres en état...

— Mais... maman ! Que va dire monsieur le marquis qui finance mes études à l'école de la marine pour que je puisse obtenir un commandement !

— Ne te tracasse pas pour lui, Sylvain... il comprendra ! Pense aussi que Nicolas aura besoin de toi... Il faudra encore l'opérer pour améliorer sa marche, tu le sais. Que deviendrait-il si tu ne rentrais pas ?

Du regard, celui-ci fit comprendre à son frère de ne pas s'inquiéter à son sujet et de ne pas céder à l'injonction de leur mère.

Désemparé, il se tourna vers sa mère, les yeux pleins de larmes.

— C'est bon, maman... Je promets... Je te jure de ne jamais naviguer et de faire en sorte de réaliser tes souhaits, avait-il dit d'une voix sourde.

— C'est bien, mon fils... j'ai confiance en toi. Un jour, tu me remercieras, avait-elle ajouté dans un pâle sourire.

Ensuite, il s'était réfugié dans les bras maternels pour épancher son immense déception.

Elle, Marie-Jeanne, arrivant juste à ce moment-là, avait tenté de le consoler. Il était parti en courant à la plage pour pleurer, seul, face à l'immensité de l'océan.

La santé de Léa s'était améliorée, en apparence, car la promesse de Sylvain lui avait redonné un peu de vie. Pourtant, ce mieux fut de courte durée... Le mal empira brusquement... Par une magnifique journée d'été, l'âme de la douce Léa s'envola pour rejoindre celle de son mari.

Une fois encore, sa présence n'avait pas été inutile pour reconforter les deux garçons désemparés. Éloïse, bonne cuisinière et servante dévouée accepta de rester à leur service à la demande de l'amiral qui proposa de payer son salaire le temps qu'il faudrait, son époux ayant péri avec monsieur de Kermont et d'autres marins, au cours du naufrage, dans les Caraïbes.

Elle avait quitté le manoir en se disant que le temps, comme toujours, cicatriserait les blessures. Alors, la joie reviendrait dans le manoir des deux frères durement frappés par le destin...

Pour le moment, c'était celui de sa petite Hermine qui la préoccupait.

— Cela nous ferait plaisir de rester quelques jours à vos côtés, proposa Sylvain en l'aidant à se relever. Nous souhaitons vous aider et vous soutenir dans ces moments pénibles. L'amiral et vous, ma mère, avez tant fait pour nous...

— Merci les enfants, vous êtes bons. Installez-vous au mieux, dit-elle simplement en sortant.

Effectivement, ils s'occupèrent des formalités, des faire-part et des démarches administratives. Les obsèques furent émouvantes et grandioses. La musique de la marine était venue, de Brest, rendre un dernier hommage à l'un des leurs. En présence de nombreuses personnalités, le représentant du gouvernement prononça un magnifique éloge funèbre qui émut aux larmes beaucoup de monde dans la foule emplissant le petit cimetière. Puis on se sépara...

À l'issue de la cérémonie, le notaire convoqua à son étude la famille et les frères de Kermont afin de procéder à l'ouverture du testament.

Le lendemain donc, celui-ci brisait le sceau apposé quelques jours auparavant. Il lut d'abord silencieusement le document holographe.

— Je suis désolé, mes amis, prévint-il gêné, mais je suis tenu de respecter les volontés du défunt... Même si elles paraissent... Heu... peu logiques. Il s'agit là d'un document assez ancien de monsieur de Kéraldec. Il n'a pas eu le temps de le refaire en totalité, mais il a ajouté un codicille. Mademoiselle Godard... heu... faites preuve de tolérance et de sagesse selon ses propres paroles, car son état d'esprit, lorsqu'il fit ce rajout, semblait assez éloigné de ses premières intentions. J'espère que vous le comprendrez...

Donc, monsieur le marquis Hugues de Kéraldec institue monsieur Sylvain de Kermont son légataire universel...

— Quoi !? s'exclama l'intéressé. Cela veut-il dire que je suis le seul bénéficiaire des biens de monsieur le marquis? C'est plus qu'illogique, maître, c'est insensé !

— Attendez... Soyez patient, monsieur de Kermont ! Avant d'entrer en possession des biens, il y a des conditions à respecter.

— Ah ! Je préfère... Je n'aurais pu accepter une telle faveur au détriment des véritables bénéficiaires... C'est curieux d'avoir fait compliqué alors que...

— Je pense qu'au moment de ses premières dispositions, monsieur le marquis voulait uniquement favoriser un marin, coupa le notaire.

— Je ne comprends pas... Il savait que j'avais promis à ma mère de ne pas l'être...

— Certes... Mais il ne désespérait pas de vous voir changer d'avis... avec le temps. D'ailleurs, ce legs doit vous servir à acheter votre propre bateau... C'est écrit, mais cette volonté n'est pas une obligation, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Encore heureux ! s'exclama Sylvain soulagé. Voyons les autres conditions, obligatoires celles-là.

— Oui... Bien sûr... Donc, toutes les liquidités estimées à huit millions de francs environ, tous droits de succession déduits, reviennent à Sylvain de Kermont... À charge pour lui de verser à Marie-Jeanne de Kéraldec un million de francs qui serviront à rénover son orphelinat. La même somme à Nicolas de Kermont, afin qu'il modernise son laboratoire. La maison de Plouvezel et les terrains attenants iront dans les mêmes conditions à Yannick et Honorine Le Flô. De plus, ceux-ci bénéficieront de la jouissance du château aussi longtemps qu'ils le désireront.

Ensuite, des donations sont prévues. Deux cent mille francs en faveur de la paroisse, autant à l'association des marins handicapés et celle des veuves de marins... Voilà ce qui concerne le testament initial...

— Comment ! C'est tout ? Il n'y a rien pour Hermine, sa petite-fille ? questionna nerveusement mère Marie-Jeanne. Je croyais que...

— Attendez... Calmez-vous, ma mère... Il y a encore le codicille, écrit seulement quelques heures avant sa mort... C'est un peu embarrassant, mais je crois saisir les intentions de votre frère, avança-t-il, mal à l'aise. Hem ! écoutez... ? fit-il en se raclant la gorge. Il a rajouté que Sylvain de Kermont n'entrera en possession de l'héritage que... heu... qu'après son mariage avec... avec Hermine Godard, lâcha-t-il confus.

Une exclamation de surprise générale fit écho à cette annonce.

— Désolé, mes amis... Ce n'est pas tout, reprit le notaire de plus en plus embarrassé. Les dispositions rajoutées par monsieur de Kéraldec précisent clairement que Sylvain de Kermont ne versera la part de chacun qu'après un délai d'un an et un jour à compter de la date du mariage... Mademoiselle Hermine percevra alors la moitié des valeurs restantes et deviendra propriétaire du château familial des Kéraldec...

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Marie-Jeanne furieuse. Mon frère avait perdu la tête ! Il n'avait pas le droit ! Qu'a-t-il donc recherché ? C'est incompréhensible !

— Je suis de votre avis, acquiesça le notaire.

— Tu peux refuser l'héritage, souffla Nicolas à son frère. En ce qui me concerne, mon labo est plutôt secondaire...

Hermine avait pâli, mais elle s'était contenue, abasourdie.

— Avant de vous affoler, reprit rapidement le notaire en jetant vers elle un regard inquiet, vous devez tous bien réfléchir. Votre grand-père n'a pas eu le temps de rectifier... mais il ne vous a pas oubliée, mademoiselle, même si ses conditions sont un peu particulières...

N'y tenant plus, elle se leva d'un bond, les yeux étincelants.

— Quoi ? Un peu particulières ! Quel modeste euphémisme, maître ! C'est inacceptable, tout simplement. Je n'ai rien à faire de son héritage ! Comment a-t-il cru qu'il m'obligerait à me marier pour que je bénéficie de la moitié de l'héritage et du château ! Même mort, il veut encore s'imposer...

— Calmez-vous, mademoiselle... Oui... Votre réaction est très légitime. Toutefois, je vais relire encore une fois ce codicille afin que chacun saisisse mieux la pensée de monsieur le marquis. Je ne crois pas qu'il ait voulu absolument s'imposer, comme vous dites, mais qu'il a essayé de sortir honorablement de ses propres contradictions...

— En tout cas, Hermine, je t'assure n'être pour rien dans le diktat de ce document, précisa Sylvain qui fixait obstinément le bout de ses chaussures.

— Alors, tu es sûrement un de ces marins que mon grand-père veut m'obliger à épouser, comme il l'a fait avec ma mère ! s'emporta-t-elle

— Erreur totale ! D'abord, de quel droit me soupçonnes-tu d'une quelconque manigance avec ton grand-père ? rétorqua Sylvain furieux. Je ne suis pas un marin et je ne le serai jamais à cause de la promesse faite à ma mère sur son lit de mort ! Restons-en là, veux-tu ? Si tu veux refuser cette disposition qui me concerne aussi, très bien ! J'en fais autant ! Crois-tu que j'ai besoin des conditions de ce testament pour... pour me trouver une femme ?

Elle voulut répliquer, mais le regard de sa tante l'en dissuada.

— La colère te va mieux que ce qu'elle te fait dire, reprit-il avec un sourire goguenard.

— Tu ne manques pas d'air, Sylvain ! souffla-t-elle frémissante.

— Allons, mes enfants ! Cessez de vous disputer, intervint Marie-Jeanne amusée... Essayons de discuter calmement pour trouver une solution acceptable. Je crois qu'il faut découvrir et comprendre les motivations de ton grand-père. Il existe sûrement une parade satisfaisante...

— Oui... Tu as raison, ma tante, approuva Hermine. Excuse-moi, Sylvain... Je... je ne voulais pas te blesser.

— Bien, n'en parlons plus... C'est vrai, ton grand-père désirait que mon frère et moi devenions des marins... Mais il y a eu ce naufrage qui a coûté la vie à mon père, entre autres, et les graves mutilations de mon frère. Je pense que dans ses derniers instants, il a conçu ce projet insensé de t'unir à la tradition maritime que je représente, à ses yeux, tout en réparant une injustice puisque tu hériteras, après un an de mariage, de la moitié des biens et du château ancestral...

— C'est une analyse que je partage, approuva le notaire. Le temps lui a manqué pour élaborer un autre testament... Il ne serait pas arrivé au bout et celui-ci risquait d'être nul...

— Admettons, reconnut-elle. Mais je trouve scandaleux qu'il ait voulu me traiter comme ma pauvre mère... Pour qui me prend-il ?

— Je comprends ton désarroi, Hermine, c'est pourquoi je te demande de décider uniquement selon ta seule raison, intervint Nicolas d'une voix posée. Si nous n'avons pas cet argent, nous nous en passerons, voilà tout ! Mon laboratoire ne mérite pas le prix de ton sacrifice... Tu sais, malgré mes jambes estropiées, je ne marche pas avec celles des morts...

Elle posa sur lui un regard reconnaissant. Ce jeune homme au teint terreaux, au visage marqué par les longues souffrances, la fixait de ses grands yeux tristes et pourtant si doux...

— Merci, Nicolas, j’apprécie... C’est gentil, mais malheureusement, tu n’es pas le seul concerné par ce testament... Il faut aussi penser aux autres...

Après un moment de silence, mis à profit pour réfléchir, le visage d’Hermine s’éclaira.

— Voilà ! Chacun recevra sa part... C’est décidé ! annonça-t-elle fermement.

— Dois-je comprendre que tu acceptes la condition du codicille ? demanda Sylvain d’une voix sourde. Réfléchis encore...

— C’est tout réfléchi ! Oui... j’accepte le mariage si tu es d’accord, mais... pas ce qui va avec habituellement ! Tu me comprends ? Il s’agit d’un mariage de raison, d’un arrangement, pas autre chose !

— Je n’avais jamais envisagé qu’il en soit autrement, confirma vivement Sylvain. Heureusement, il n’est pas stipulé que le mariage doit être consommé, ajouta-t-il malicieusement.

— Encore heureux ! fit-elle en rougissant. Ainsi, au bout d’un an et un jour, tout le monde entrera en possession de sa part... C’est bien cela, maître ? Parfait. Donc, le lendemain, nous divorcerons et tout sera réglé...

— Bien sûr ! Je suis de ton avis, approuva Sylvain pris de court. Y a-t-il dans le testament quelque chose qui s’oppose à un divorce après le délai prévu, maître ? Non ? Dans ses conditions, puisque Hermine et moi sommes d’accord sur la procédure, je m’engage à tout faire pour que son séjour au manoir soit le plus agréable possible... Oui, j’aimerais que tu viennes habiter chez nous... Cela semblerait plus naturel aux yeux du voisinage, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille. Depuis la disparition de notre pauvre mère, le manoir est bien triste... Ta présence serait un véritable rayon de soleil, Hermine. Tu aménagerais et rénoverais cette demeure selon tes goûts, qui sont certainement plus sûrs que les nôtres...

— Pourquoi pas, répondit-elle tranquillement. Mais qu’en pense Nicolas ?

— Heu ! Moi ? Hé bien... Je serai ravi d’avoir une sœur aussi jolie dans notre vieille demeure... Nous nous entendrons sûrement très bien... Ta présence sera précieuse pour mes recherches... Tu verras, c’est passionnant !

— Dans ce cas, j’accepte volontiers !

— Moi, je n’approuve pas vraiment votre arrangement, les enfants ! culpa mère Marie-Jeanne d’un air contrarié. Le mariage est un acte sacré... Ce que Dieu a uni ne doit pas être désuni par un divorce ! ajouta-t-elle d’un ton sentencieux.

— Sans doute... ma mère, intervint le notaire. Mais permettez-moi de vous faire remarquer qu’un tel mariage, contracté dans un but précis et...

non consommé, peut être simplement annulé par demande réciproque. C'est même admis par l'Église, vous le savez, ma mère... Un divorce ne sera même pas une obligation !

— C'est vrai, reconnut-elle. Mais prenez garde tous les deux... si... si vous consommez ! Un an, c'est long !

Des rires contenus suivirent cet avertissement.

— Soyez tranquille, ma mère... Nous n'agissons que contraints, vous le savez, répondit Sylvain. D'ailleurs, sous notre toit, tu conserveras ton entière liberté, Hermine, affirma-t-il. Ensemble, nous mettrons au point les conventions régissant notre vie commune et notre indépendance pendant un an, à moins que tu ne souhaites interrompre le contrat avant. Dans ce cas, je respecterai ta décision... À plus forte raison si tu rencontres l'âme sœur... Pour le moment, permets-moi de te remercier sincèrement pour ton courage et ta générosité... Si, si ! Il n'était pas facile d'accepter, surtout en nous connaissant si peu... Moralement, j'ai une dette envers toi... J'espère pouvoir m'en acquitter un jour. Je n'oublierai pas...

— Merci, Sylvain, j'ai confiance en toi, dit-elle émue en serrant la main franche que le jeune homme lui tendait. De mon côté, je promets de ne pas entraver ta liberté... J'espère que cette année ne sera pas totalement perdue... nous ne sommes que les instruments d'un vieux marin mourant, alors, faisons en sorte que l'épreuve ne soit pas désagréable...

— Ta présence sous notre toit, ne sera pas une épreuve désagréable... ce sera un véritable plaisir ! C'est une aube nouvelle qui va illuminer notre morne univers...

— N'en fais pas trop, flatteur ! dit-elle en tapant franchement le plat de la main qui lui était tendue.

— Je suis contente que vous soyez amis, mes enfants, approuva mère Marie-Jeanne. Il faudra le rester, et, qui sait ! Peut-être qu'en vous connaissant mieux...

— Je te vois venir, tantine ! coupa Hermine en riant. Peut-être qu'en nous connaissant mieux... nous ne pourrions plus nous supporter !

— Allons, ne sois pas pessimiste, reprit-elle. Vous êtes jeunes, beaux et intelligents... Je peux rêver... non ? Je vous connais bien, tous les deux, et je vous aime pareillement...

— Bien sûr, ma mère, approuva Sylvain en riant à son tour. On peut toujours rêver... Mais n'oubliez pas que, dans cette histoire, nous ne sommes, avant tout, que des instruments, comme l'a dit Hermine... Nous avons un contrat à remplir. C'est tout !